



Réseau d'Aide aux Toxicomanes



ACTES DU COLLOQUE

***ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS
DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS***

**ADDICTION(S) ET CONSOMMATION(S)
ONT-ELLES UN GENRE ?**

PIERRE -JÉRÉMIE PIOLAT

*Concept et question du « genre » : de son émergence
et de son efficience au sein d'une société accrochée
à des catégorisations productrices de subalternités*

JANVIER 2020

Pierre-Jérémie Piolat

*Concept et question du « genre » : de son émergence et de son
efficacité au sein d'une société accrochée à des catégorisations
productrices de subalternités*

Janvier 2020

LE COLLOQUE

Pour sa neuvième édition, le colloque annuel «Entre ombre et lumière, les addictions», se penchera sur un sujet qui fut souvent présent en filigrane des éditions précédentes, mais qui sera traité au premier plan : la question du genre.

Dans les éditions précédentes, nous avons longuement exploré le phénomène de la généralisation de l'addiction à travers ses multiples dimensions (depuis les produits drogues, jusqu'à l'achat compulsif, depuis les religions jusqu'aux phénomènes de jeux et d'usage compulsif des réseaux sociaux, en passant par l'usage dévoyé de la sexualité jusqu'au fanatisme identitaire). Nous avons ainsi pu mesurer à quel point ce phénomène « addictif », loin d'être extrême ou marginal, occupe une grande part de la vie de la plupart de nos contemporains, au point de pouvoir le qualifier de «banal», voire structurel à nos sociétés.

Ensuite nous avons longuement questionné les liens entre addictions et culture et addiction et économie dans nos sociétés libérales. Nous avons pu mettre en lumière l'aspect défensif voire résilient de l'addiction dans un monde où, la précarité se déploie de manière croissante et gomme la contenance du quotidien. (voir l'édition «Addicts au quotidien»).

Aujourd'hui en effet, la précarité n'est plus le sort des seules populations pauvres, migrantes ou marginalisées. Sous les labels élégants de «flexibilité», «employabilité», «rationalisations», «rentabilisation», «changement», ... le sentiment de précarité envahit nos espaces psychiques. Cette perception renvoie en filigrane à la fragilité fondamentale de l'être humain, sa finitude. Une limite que nos cultures marchandisées ne sont plus à même de contenir.

On entend souvent parler de différences entre les manières d'être addicts ou dépendants, selon qu'on soit homme ou femme, différences d'objets, de consommation, différences de manière d'être et de faire, différences de gestion du problème... Bref différence de sexe ou de genre. Que ce soit des substances, des pratiques numériques et ludiques ou des superstitions ou croyances, les chemins de la dépendance et de l'addiction s'inscrivent depuis longtemps dans cette différenciation genrée. C'est ce large domaine que nous tenterons d'explorer lors de cette édition du colloque.

PIERRE-JÉRÉMIE PIOLAT est anthropologue, auteur du livre « Portrait du colonialiste » (La Découverte / Les empêcheurs de penser en rond), et chercheur doctorant, bourse FRESH (FNRS-FSR), LAAP (Laboratoire d'Anthropologie Prospective), IACCHOS, UCL.

CONCEPT ET QUESTION DU « GENRE » : DE SON ÉMERGENCE ET DE SON EFFICIENCE AU SEIN D'UNE SOCIÉTÉ ACCROCHÉE À DES CATÉGORISATIONS PRODUCTRICES DE SUBALTERNITÉS

Dans cet exposé, je tenterai d'abord de dresser succinctement les contours du concept de genre, à travers différents exemples à même de nous permettre de saisir l'efficacité de ce concept.

J'esquisserai ensuite un bref historique relatif à l'émergence du concept de genre. Cet historique ne pourra pas être chronologique et linéaire. Car les sources qui ont permis l'émergence et l'évolution du concept de genre, sont multiples, et ne partagent pas les mêmes agendas. Ces sources sont le féminisme, une part de la sociologie, et, par écho, les penseurs et activistes s'inscrivant dans la mouvance qu'on appelle post-coloniale.

Je mettrai ensuite en perspective cette courte présentation des enjeux et de l'émergence du concept de genre avec ce que j'ai pu observer sur mes propres terrains de recherche.

Exemple 1. La Pub.

Il y a quelques jours, je suis tombé par hasard sur une publicité pour un mode de lavage des vêtements alternatifs et bio, évitant d'utiliser des détergents.

La pub se terminait sur cette conclusion. Je cite : « *notre invention est parfaite pour les bébés et les personnes à la peau sensible. Les mamans (qu'on a vu étendre le linge à plusieurs reprises durant le court film) raffolent du pouvoir nettoyant de notre invention sans produits chimiques. Et les papas adorent le fait que notre invention leur permet d'économiser 497 euros par année en moyenne (on voit alors Papa sourire de plaisir face à un petit carnet, et une calculatrice en main) ».*

L'on voit quels rôles sont assignés dans cette publicité en vertu du sexe. La femme fait la lessive, fait des enfants et s'en occupe. Maman ne travaille pas. Papa travaille et ramène l'argent. Ou, peut-être, si maman travaille, c'est quand même papa qui gère le budget familial. Les papas travaillent, gèrent, nourrissent, sont responsables. Les mamans exécutent, nettoient, etc.

Dans cette publicité le sexe détermine le type de vécu et de rôle sociaux assigné à chacun.

Il y aurait donc le sexe masculin, et le sexe féminin, et ils déterminent un certain genre, c'est-à-dire un certain vécu et une certaine position sociales.

A ce point j'aimerais rappeler ces mots d'Eric Fassin :

« Dénaturaliser l'ordre sexuel en parlant de genre, ce n'est pas tant politiser le sexe que révéler au grand jour combien il a toujours déjà été politisé. Le féminisme ou la sociologie qui s'intéresse à la question du genre, n'introduisent pas les rapports de pouvoir ; ils les donnent à voir en les explicitant » (P.31).

Comme le rappelait encore Fassin, au cours d'un débat, faisant écho à la philosophe américaine Judith Butler, le « genre » est un outil conceptuel qui permet d'appréhender autrement la réalité sociale construite, soit de décrypter les hiérarchies et les subalternités que cette réalité instaure, au nom de la différence sexuelle.

Le concept de genre peut être donc vu comme un projecteur qui permet de mettre en lumière les implicites du patriarcat, soit de la subalternisation du genre féminin ; subalternisation s'illustrant, entre autres, par l'assignation des femmes à des salaires moins élevés que les hommes, à des postes de responsabilités moins hauts que ceux des hommes, et également à la violence subie, domestique, familiale ou liée au harcèlement sexuel.

Les études de genre invitent à donc penser ce fait : contrairement à ce qu'affirme entre autres l'avocate française Elisabeth Badinter, le sexisme n'est pas structurel ailleurs (par exemple dans les sociétés africaines et

musulmanes) et de l'ordre de l'exception pathologique ici. Les études de genre nous invitent à nous interroger sur la dimension non pas seulement psychologique et individuelle mais anthropologique, sociologique, politique, et structurelle du sexisme au sein de nos sociétés.

Pour donner une idée du caractère structurel du sexisme ici, rappelons qu'en France une femme meurt tous les 3 jours sous les coups de son conjoint. En Belgique, en juillet 2018, l'on comptabilisait déjà 25 féminicides depuis le début de l'année ¹, et, en 2016, 15000 plaintes pour violences conjugales avaient été déposées en Wallonie et 2300 à Bruxelles, ainsi que 500 pour violences sexuelles ².

Exemple 2. Valls.

Autre exemple. Manuel Valls, ex homme politique important de France, disait au cours d'un meeting :

«Marianne, le symbole de la République. Elle a lsein nu. Parce qu'elle nourrit le peuple. Elle n'est pas voilée. Parce qu'elle est libre. C'est ça la République ! C'est ça Marianne ! C'est ça ce que nous devons toujours porter »
(Valls : Discours de Colomiers, mardi 29 août 2016)

Ce disant, Valls se pose en allié du genre féminin. Et face à ce signe du patriarcat qu'est censé être le voile, aux yeux de Valls, Valls propose une figure venue de France : Marianne. Mariane, dont le signe principal de la liberté qu'elle symbolise serait, selon Valls, son sein nu destiné à nourrir le peuple français en entier. A travers la manière dont Valls mobilise Marianne, symbole non forcément archétypé de la femme

1 https://www.rtf.be/info/belgique/detail_violences-faites-aux-femmes-deja-20-feminicides-en-belgique-depuis-le-debut-de-l-annee-carte?id=9979788

2 https://www.rtf.be/info/article/detail_violences-sur-les-femmes-les-chiffres-bel-ges-font-froid-dans-le-dos-fabrice-grosfilley?id=9771294

docile, Valls institue la femme d'abord à travers son corps et sa fonction nourricière et maternelle. Il n'est pas certain que toutes les féministes reconnaissent dans la manière dont Valls mobilise Marianne, le plus haut symbole de l'émancipation du genre féminin.

Au-delà, Marianne est le symbole de **La** république ; la république, française qui est dans l'immense majorité gouvernée par ... des hommes, soit un fort lieu d'exercice par excellence du patriarcat. Ainsi à partir de sa dénonciation d'un patriarcat jugé exotique ou exogène, venu d'ailleurs, Valls finit par instituer, au fil de son discours, une position tout autant patriarcale, qui a, elle, comme avantage, d'être endogène, soit de venir d'ici : face au voile énoncé comme signe de l'oppression des femmes, Valls propose Marianne au sein nu et nourricier, symbole d'**une** république certes féminine par son genre orthographique, mais dans les faits gérée et accaparée essentiellement par des hommes, donc masculine.

Historique :

« *On ne naît pas femme ou homme, on le devient* ». Reprenant ces mots de Simone de Beauvoir, Fassin nous dit « *C'est le point de départ sur le genre* ». Et il ajoute que « *le sexe n'est pas forcément le reflet du genre ... Le genre ne résulte pas plus d'un choix individuel qu'il n'est l'effet d'une détermination biologique* ».

La généalogie du concept de genre est longue.

Dès la fin du 19^{ème} siècle le sociologue Charles Durkheim observait que ce qui constitue la différence entre l'homme et la femme ne saurait relever seulement du biologique.

Dans les années 30, l'anthropologue Margaret Mead, marque une séparation entre le rôle social et le sexe, et parle alors de « rôle sexué » ; terme que l'on peut considérer comme un des ascendants du concept de « genre ».

Fassin rappelle, de son côté, que « *le genre préexiste au féminisme. Le concept fût d'abord formulé dans les années 1950 et 1960, ... par le psychologue John Money, s'intéressant aux hermaphrodites et le psychiatre psychanalyste Robert Moller s'attachant à la transexualité. Pour ces deux praticiens le concept de genre permet de penser, au-delà du sexe biologique, qu'il soit incertain ou pas, le travail de socialisation que requièrent l'identité sexuelle et les rôles sexuels* ».

Mais c'est avec le féminisme que le genre devient un outil critique : le féminisme montrera comment les normes et catégories instituent des formes de pouvoir en vertu desquelles les femmes sont assignées à des statuts inférieurs.

C'est ce que relève l'historienne américaine [Joan W. Scott](#), dans son article, en 1986 : « Genre : une catégorie utile d'analyse historique » ; article qui représente un moment clef d'émergence de la question du genre dans le milieu académique.

Joan Scott nous dit que le mot *gender* se caractérise comme désignant « *l'organisation sociale de la différence sexuelle : Et qu'il permet de souligner l'aspect social mais aussi relationnel des définitions normatives de la féminité* ».

Ainsi le concept de genre peut servir à décrypter tant le vécu du sexe dominé et du sexe dominant, que la norme qui institue ces vécus.

La sociologue Christine Delphy n'est pas d'accord avec cette généalogie. Elle explique notamment qu'elle a utilisé, elle, ce concept dès 1977 et qu'il n'a pas émergé dans les années 80 avec Joan Scott, mais qu'on doit sa première utilisation à la sociologue britannique Ann Oakley en 1972, dans son ouvrage appelé justement : *Sex, Gender and Society*.

Rappelant les travaux de Ann Oakley, Delphy explicite ainsi sa propre position : « *Mon hypothèse, c'est que le système de partition de l'humanité en deux catégories, les hommes et les femmes, est un système d'exploitation : l'une de ces catégories est exploitée et l'autre est exploitante. Parler de « système de genre » suppose l'idée de hiérarchie... Pour moi, la hiérarchisation est ce qui fait exister le sexe « physique » comme trait important. C'est une idée centrale* ».

Selon Delphy, l'acte de classer, va de pair avec celui de hiérarchiser. Et, ajoute-t-elle, la hiérarchisation précède même d'une fraction de seconde le fait de classer.

Comme nous allons le voir, cette idée de classification et de hiérarchie qui fonde ce que Delphy appelle le système de genre va être déplacé pour saisir d'autres formes de subalternités, notamment sous l'impulsion des féministes afro-américaines et des activistes homosexuelles et trans.

En 1990 sort l'ouvrage, déterminant, de Judith Butler, paru et traduit en français seulement en 2005, « trouble dans le genre ». Cet ouvrage

vient, entre autres, et au-delà de la question de la domination de genre, sinon contester du moins troubler l'idée d'une naturalité de la différence sexuelle.

Le travail de Butler est évidemment marqué par celui de Michel Foucault sur les processus de fabrication des normes, de contrôles des corps et des sexualités.

Butler affirme ainsi dans son ouvrage vouloir :

« Contester les présupposés sur les limites et les bons usages du genre, dans la mesure où ceux-ci limitent les significations du genre à des idées reçues sur la masculinité et la féminité » (p.32)

Au-delà de la nature sociale du genre, Butler énonce et questionne les limites de l'opposition entre genre et sexe. Ce qui revient à se poser la question :

Si le genre est construit socialement, le sexe ne l'est-il pas aussi ?

Ainsi l'historien de la médecine américain, Thomas Laqueur, dans son ouvrage « *La fabrique des sexes* » sorti en 1990 également, nous dit que l'anatomie ne constate pas la différence des sexes mais la construit. Avant le XVIIIème siècle en Europe, l'anatomie considérait qu'il n'y avait qu'un seul et même sexe, l'un dedans pour les femmes et l'autre dehors pour les hommes. C'était le genre, soit les spécificités sociales qui déterminaient la différence entre homme et femme. Du point de vue de ce que Laqueur met en lumière, le genre préexiste au sexe.

Par ailleurs, revenant sur son œuvre en 2016, Judith Butler nous rappelle : « *On ne peut pas « simplement dire « non » aux formes de domination sexuelle et repartir à zéro sur une vie flambant neuve. On a à repenser le pouvoir lui-même. Donc la subversion est une façon de faire intrusion dans des formes de pouvoir établies pour leur faire concéder de nouvelles possibilités* ».

Le décryptage des formes de naturalisation et hiérarchisation sociales, que permet le concept de genre, ouvre alors sur l'agency ou l'agentivité telle que traduit en français, concept forgé par Judith Butler qui désigne notre capacité de jouer avec les normes, d'y résister, de trouver des manières subversives de les habiter ou de les contourner.

Intersectionnalité

Toujours en 2016, Butler dira au-delà de la question du genre :

« *Je veux demander précisément quelles normes sociales contraignent nos idées de viabilité et quelles normes sociales produisent effectivement des vies non viables. De mon point de vue, la question de savoir ce qui est viable ou pas dérive des normes sociales* ».

A partir de son questionnement relatif aux hiérarchies genrées et sexuelles, Butler interroge la viabilité, soit, la possibilité de vivre une vie viable, dans tout contexte de domination, que cette domination soit liée au genre, à l'orientation sexuelle, ou encore l'origine ou à la classe. Au-delà de la question du genre, c'est celle de tous les processus de naturalisation et de hiérarchisations sociales, que sont amenés à approcher Butler, Delphy, Fassin, Elsa Dorlin.

Cette croisée des études relatives à la production de différents processus de subalternisations porte le nom d'intersectionnalité ; terme et concept qui a été forgé en 1989 par Kimberlé Williams Crenshaw, professeure afro-américaine, spécialisée en études raciales et de genre.

L'intersectionnalité donne lieu à ce qu'on appelle : **les épistémologies du point de vue – impliquant de situer l'ensemble des statuts à partir desquelles nous parlons. L'intersectionnalité donne également lieu à « la troisième vague du féminisme », intégrant les vécus et questions apportées par les féministes minoritaires, lesbiennes, ou (et) racisées, selon lesquelles : il n'y a pas de femme en soi. L'expérience de la domination d'une femme blanche n'est pas la même que celle d'une femme afro-américaine ou afro-européenne, ou d'une femme homosexuelle.**

Le féminisme des femmes blanches et celui des racisées n'ont pas forcément les mêmes priorités. Comme le rappelle la politologue Françoise Vergès dans « le ventre des femmes », alors que, dans les années 70, les femmes en France luttèrent pour le droit d'avorter, à la réunion, colonie française, l'état français organisait une vaste campagne de stérilisation forcée des femmes réunionnaises.

Comme le rappelle Delphy, en 2008, nous vivons, en Europe de l'Ouest, comme aux USA, malgré les spécificités de chaque territoire, au sein de sociétés où :

« Chaque personne est nécessairement classée en femme ou homme, mais aussi nécessairement en non-Blanche ou Blanche, et nécessairement aussi en homosexuelle ou hétérosexuelle. Ainsi on peut être dans le groupe dominé d'une division, dans le groupe dominant d'une autre, et à nouveau dans le groupe dominé d'une troisième, comme on peut être dominé ou dominant dans les trois divisions ».

Les penseurs et penseuses actuelles du genre ne limitent donc pas leurs investigations à la seule condition du genre dominé. Leurs travaux les conduisent à penser et analyser les autres formes de domination, et leur entrecroisement avec celle du genre.

C'est entre autres à travers cette dynamique analytique que je tente de décrypter ce qui m'est donné à voir sur mes propres terrains de recherche. Je vais à présent mobiliser ces terrains, pour tenter de montrer comment la question du genre s'y pose.

Mon terrain

Ma recherche anthropologique en cours se nomme : l'alphabétisation ambiguë.

Ma recherche a pour terrain les milieux associatifs de l'alphabétisation des migrants à Bruxelles. Elle a pour objet les imaginaires et la rencontre des imaginaires de mes deux groupes d'interlocuteurs : les enseignants euro-descendants et les migrants extra-occidentaux (essentiellement Marocains, Guinéens, Congolais et musulmans). Mon terrain principal est une association non mixte, Diane.

Mes outils d'investigation sont les entretiens, l'observation participante de cours et de moments plus informels, l'analyse des vitrines ou sites internet associatifs, et l'organisation d'ateliers d'écriture menés auprès du public migrant.

Une des données majeures de mon terrain principal est le décalage

entre le discours des travailleuses associatives euro-descendantes sur les univers de référence (et d'abord l'Islam) du public migrant, et les réalités complexes de ce public. Dans le discours associatif, les femmes du public y sont, en dépit des liens d'affection entre enseignants et public, décrits comme « frustrés », souffrant d'un retard « mentalitaire », d'emprise familiale et de manque de culture, entre autres.

Dans l'association Diane, mais ailleurs aussi, j'ai pu entendre de la part des travailleurs euro-descendants de manière récurrente différents propos énonçant l'Islam comme source de l'oppression des femmes migrantes fréquentant l'association. Notamment, je cite : « *les femmes (du public) sont opprimées par leurs hommes mais elles ont une responsabilité car elles pratiquent de plus en plus l'Islam. Et l'Islam les encourage à se soumettre à leurs hommes* ». J'ai pu entendre encore que les femmes du public étaient « frustrés », sans savoir, sans culture, « dominées par leur homme » ou qu'elles faisaient trop d'enfants.

Dans le discours des travailleuses associatives euro-descendantes de Diane, les univers de référence des migrantes sont essentiellement énoncés comme sexistes. Et, au-delà, les femmes migrantes sont également souvent énoncées comme victimes, sans savoir, voire sans culture, réduites souvent à leurs déscolarisations, soumises, et co responsables de leur soumission au patriarcat car islamiquement très pratiquantes.

Or il s'avère que, les imaginaires et les stratégies d'émancipation des migrantes de Diane en tant que femmes et racisées, sont un peu plus complexes que ne le laisse entendre le discours des travailleuses euro-descendantes. Effectivement, de leur côté, mes interlocutrices migrantes parlent et écrivent, entre autres, sur l'émancipation de la femme et le rôle qu'y joue leur islamité, sur le racisme, sur la gestion occidentale de la petite enfance, ou leur périple migratoire, sur le pouvoir de faire sens à partir de sa souffrance.

Musulmanes pratiquantes, elles mobilisent un Islam composite et recomposé durant l'immigration au nom duquel elles revendiquent l'émancipation de la femme et conçoivent de nombreux discours critiques.

Je cite ici Zubida Ben : « *L'Islam n'autorise pas le mariage forcé. Le vrai Islam n'impose pas à une femme son mari, ni de ne pas aller à l'école, de ne pas faire d'études et de ne pas travailler. Tout ça, ça vient de coutumes, qui n'ont rien à voir avec l'Islam et qu'on met au pays sur le dos de l'Islam* ».

Par rapport à leur relation à l'homme, les écrits de mes interlocutrices migrantes ne correspondent pas non plus tout à fait au discours tenu par les travailleuses euro-descendantes de Diane. Ainsi, Hasna écrit dans un texte qui s'appelle « les larmes des femmes »

« *La femme doit supporter beaucoup de choses dans sa vie, son enfance, ses enfants, son mari. Je demande à Dieu : pourquoi les femmes pleurent ? Dieu répondit : quand j'ai fait la femme, je l'ai faite spéciale. Je lui ai donné la force pour lui permettre de continuer, quand tout le monde abandonne, en dépit de la maladie et de la fatigue, sans se plaindre.* » (Hasna, texte : 2014).

Il est intéressant également de remarquer que Hasna ne définit pas la femme créée « spéciale » par Dieu à travers son corps mais à travers sa force, son comportement, ou son agentivité.

D'autre part, les migrantes de mon terrain ayant été déscolarisées très tôt ou pas scolarisées, font montre d'une forte puissance d'évocation et d'une grande éloquence autant à l'oral qu'à l'écrit ; *pouvoir d'évocation qui leur vient de leur culture d'origine, souvent paysanne. Je citerai ici un extrait du texte de Rajae Mamouni, 60 ans : « Les épines de rose sont comme les griffes d'un oiseau sculpté sur une branche d'arbre ».*

Autre exemple, Sanae, trente ans :

« *La mer pour moi, c'est un ami qui m'a manqué beaucoup. Il était toujours le grand cœur qui soulage toute la tristesse, le stress, la fatigue, les « mal sentiments L'odeur de l'eau et des algues libèrent l'âme qui est prisonnière dans ma poitrine et vide la charge des sentiments négatifs. La mer me change la vue noire sur le monde et sur la vie.* » (2012).

Enfin, 80% de mes interlocutrices migrantes chez Diane et ailleurs, affirment avoir connu l'amour dans leur couple. Certaines déclarent toujours aimer leur homme, et avoir un mari aimant, même si leur mariage

n'a pas été choisi. D'autres racontent avoir un temps aimé leur homme et connu avec lui l'amour, même lorsque cette union a par la suite dégénéré.

Il y aurait encore beaucoup à dire. Mais ce que je viens déjà d'évoquer peut nous donner une idée du décalage entre le discours des vitrines et des enseignantes associatives sur les femmes migrantes musulmanes et la réalité complexe, les pouvoirs et les ressources de ces dernières.

Ce discours des enseignantes semble nourri par deux sources :

1. Une certaine ignorance que la routine institutionnelle ne permet pas de combler, relative aux réalités culturelles, sociales et religieuses complexes des migrantes, et à leurs stratégies d'émancipation ancrées entre autres dans leur islamité.
2. Le fait que le vide laissé par cette ignorance est rempli par un pseudo savoir institué médiatiquement, selon lequel l'Islam et l'Afrique seraient structurellement sexistes au contraire de nos sociétés (comme l'ont analysé au milieu des années 2000 les sociologues français Delphy, Guénif Souillamas, Fassin ou Elsa Dorlin).

Sous l'influence du récit médiatique dominant, les enseignantes euro-descendantes sont dans leur grande majorité persuadées qu'elles doivent aider les migrantes et *s'émanciper*, notamment de leur homme et de leur religion.

Et ce regard victimisant invisibilise aux yeux des travailleuses associatives les ressources et savoirs des migrantes musulmanes et, au-delà, des musulmanes en général, et participe à fabriquer un discours au sein duquel les migrantes musulmanes deviennent des victimes sans savoirs et un peu vides.

D'une certaine manière le discours associatif participe à instaurer un sous genre féminin : celui de la femme migrante musulmane : une femme qui serait plus dominée, plus faible, plus ignare, et, de plus, complice de sa servitude car de plus en plus islamiquement pratiquante.

Par ailleurs, mon terrain invite, au-delà des catégories parfois subalternisantes qui s'y tissent, à mesurer l'impact sociétal du récit dominant sur l'Islam, les femmes et les hommes musulmans issus de l'immigration.

Au milieu des années 2000, comme l'a montré Eric Fassin, de nombreux hommes politiques français se sont soudain mis à s'instituer comme défenseurs des femmes musulmanes présentées comme des victimes de leurs hommes, décrits, eux, comme des mâles violents, hypra sexistes et dominateurs.

Aujourd'hui, certains événements très symptomatiques complexifient les implications au niveau du genre du discours sur l'Islam et les musulmans. Ainsi cette maman voilée, en France, accompagnant une visite scolaire, se faisant stigmatiser par un député du RN, qui clame (discours que l'on peut entendre dans les milieux associatifs) : votre voile est le symbole de l'oppression des femmes.

La maman stigmatisée est lors de cette agression discriminée à de multiples titres : en tant que musulmane, mais également en tant que femme, ne voulant pas jouer le rôle de victime de son milieu qu'on attend d'elle, et assumant selon sa manière propre sa religion. La femme voilée cesse d'être alors le symbole d'un genre dominé pour devenir celui d'une féminité menaçante. La femme musulmane voilée devient donc une part du genre féminin à part, dominée, menacée et en danger, susceptible d'être agressée verbalement et physiquement aussi, en Belgique comme en France.

L'homme racisé : genre dominé

Enfin, le récit dominant sur l'Islam et les sociétés musulmanes a également un autre effet au niveau de la domination liée au genre. Le récit dominant médiatisé ne cesse au mieux de laisser entendre que les hommes musulmans des quartiers (sous entendu peuplés d'immigrés) sont sexistes, violents, voire violeurs, enclins à la criminalité, et au salafisme (selon un autre discours de Valls le salafisme serait financé dans tous les quartiers par le trafic de drogue). Le jeune ou moins jeune homme racisé est attaqué en tant qu'arabe ou noir mais aussi en tant

qu'homme, jugé a priori moins docile, plus transgressif et violent que les femmes. Ce discours dominant a des conséquences concrètes au quotidien, déterminant pour les hommes racisés un vécu particulier, que le philosophe français afro-descendant Norman Ajari appelle la nécro-vie, soit une vie où ne cesse de s'instiller la mort, la peur, l'amoindrissement. Il y a la discrimination à l'embauche, à l'emploi et il y a le harcèlement policier, souvent violents et injustifié, dont le rôle, comme l'a montré Didier Fassin, est moins de réprimer des délits que de les déclencher, et de rappeler aux hommes subalternes la place subalterne que la société belge ou française leur réserve. En ce sens, le discours dominant sur l'Islam et les hommes issus de l'immigration, instaure, d'une certaine manière, une sous catégorie du genre masculin : celle de l'homme racisé.

Conclusion

Les sociétés belges, françaises, apparaissent donc d'une certaine manière comme accrochées à de multiples catégories subalternisantes, productrices de violences diverses, notamment en ce qui concerne le genre ; catégories par lesquelles se reproduit un certain ordre social des choses. D'une certaine manière, l'ordre social dominant, pour assurer sa reproduction, apparaît comme fortement dépendant d'une violence aux conséquences multiples s'exerçant sur différentes catégories de populations.

En conclusion je dirai que certaines existences semblent parfois invivables comme ne cesse de le rappeler Butler. Et les études de genre et intersectionnelles nous permettent de comprendre, dans une certaine mesure, que cette invivabilité de nos vies est fabriquée, déterminée, construite par des catégories, des hiérarchies, des normes, des structures sociales subalternisantes et exclusives.

Elles nous disent que, cette construction sociale hiérarchisante, nous pouvons la questionner en retour, la décrypter, à partir même des expériences des marges et des positions subalternes certains et certaines peuvent être relégués. Ce qui représente déjà une première opportunité, une première prise de souffle, et de sortie de cette invivabilité.

Ce que nous disent encore les *études de genre et les analyses*

intersectionnelles, c'est qu'il est possible de se positionner par rapport à ces normes qui fabriquent de l'invivabilité. On peut résister à ces normes et aux catégories qui structurent un ordre social où certains ont parfois du mal à trouver leur place. On peut aussi ruser face à ces normes, négocier avec elles, s'en jouer et affirmer ainsi notre subjectivité et notre singularité.

Pierre-Jérémie Piolat
Janvier 2020



Réseau d'Aide aux Toxicomanes asbl

Rue Jourdan 151, 1060 Bruxelles

Numéro d'entreprise : 0444.964.338

R.P.M. 1000 Bruxelles

N° compte : BE24 5230 8106 8938

www.rat-asbl.be

rat.asbl@gmail.com



laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective



Francophones
Bruxelles



fnrs
LA LIBERTÉ DE CHERCHER